

Présentation

D'abord peut-être quelques mots sur Joseph Tonda - je me contenterai de quelques éléments sommaires : et j'aurais aimé pouvoir invoquer ici comme l'a fait lors de la première séance, la haute autorité de Wikipédia, mais, et ça vaut peut-être la peine d'être souligné, voire corrigé – il n'y a pas page Wikipédia consacrée à Joseph Tonda en français, la seule version qui existe est en anglais, et est vraiment minimaliste, voire fautive. Et ceci bien que Tonda commence il me semble à être bien connu dans certains milieux universitaires – *L'impérialisme postcolonial* dont nous allons parler à donner lieu à un certain nombre d'articles et de publications – et j'ajouterai que le 16 et le 17 février, il n'y a même pas une semaine donc – se sont tenues à l'université de Libreville deux journées consacrées à l'œuvre de Joseph Tonda – avec quatre thèmes principaux : la biopolitique et la sorcellerie, la traversée des savoirs, les imaginaires du social et du politique et les liens avec la littérature.

Voici donc ce que, sans roue de secours encyclopédique, j'ai pu glaner sur Joseph Tonda. La première chose qu'il faut dire, je pense, c'est que Tonda peut vraiment se définir comme un polygraphe – si ce n'est, comme Nicolas me le suggérait récemment, comme un graphomane : c'est quelqu'un qui écrit énormément, sous des formes et sur des sujets variés – il est aussi bien l'auteur d'articles, d'essais que de romans, et le prisme qu'il adopte varie : c'est tantôt un prisme d'anthropologue, tantôt un prisme de sociologue, de psychanalyste, de littéraire, parfois un prisme qui se rapproche des *cultural studies* – avec une attention toute particulière vouée à la scène médiatique. Il y a donc une certaine labilité de la position de Tonda, au point que quand les éditions Karthala ont organisé une séance de présentation de son dernier essai l'été dernier, il a pris soin au tout début de l'entretien de revenir sur cette question de sa qualification, en faisant valoir que sa formation était d'abord une formation de sociologue et qu'à ce titre il tenait à ne pas être inclus sans autre forme de procès dans le giron de l'anthropologie ou dans la qualification floue de « philosophe africain ». Si l'on reprend ce qui figure sur les quatrièmes de couverture, on dira donc que Tonda est professeur de sociologie à l'Université Omar Bongo de Libreville, au Gabon. Je pense effectivement que la labilité évidente de son positionnement disciplinaire ne doit pas nous faire oublier cet ancrage sociologique, qu'il revendique, et qui est une position peut-être un peu différente de celles qu'on a pu voir jusqu'à présent dans ce séminaire.

Pour en venir à la production de Tonda, comme je vous l'ai dit, elle comprend à la fois des articles, des essais et des romans – ce qui implique de prendre au sérieux, je pense, une vraie porosité entre l'écriture créatrice et érudite. La page Wikipédia en anglais dont je vous parlais tout à l'heure parle au sujet de la production romanesque de Tonda d'écrits non publiés, ce qui n'est pas tout à fait vrai, même si ces textes demeurent difficiles d'accès. *Chiens de foudre* est ainsi paru en 2013 aux éditions Odette Maganga au Gabon. Je le mentionne non seulement pour accréditer cette thèse de la polygraphie, que je pense vraiment importante, mais aussi parce qu'il existe à mon sens un indubitable lien entre ce que Tonda avance dans *L'impérialisme postcolonial* et les procédés littéraires qu'il met en œuvre dans *Chiens de foudre*, peut-être qu'on pourra y revenir.

Dans le domaine des articles, je ne vais bien sûr pas vous proposer une recension exhaustive, qui serait fastidieuse, je mentionnerai juste deux publications dans *Politiques africaines* :

- dans le numéro consacré en 2014 aux Politiques de la Nostalgie, Tonda commente le livre de Peter Geschiere *Witchcraft, Intimacy and Trust* pour évoquer je cite « un aveuglement réflexif » des sujets postcoloniaux qui, pensant trouver dans « l'inquiétante étrangeté » de la sorcellerie un bastion contre l'Occident, ne feraient au contraire que renforcer la domination des imaginaires par une projection occidentale.
- La seconde publication que j'aurais aimé mentionner est toute récente, il s'agit d'un article tiré du numéro consacré à Fanon et elle s'intitule « Fanon au Gabon : sexe onirique et afrodystopie » – il s'agit d'explorer le phénomène de colonisation de l'inconscient par les maris de nuit, mais aussi de montrer comment l'imaginaire sexuel peut fournir un vocabulaire imagé pour évoquer de nouvelles positions sociales, par exemple celle de l'homme néolibéral, auquel on associe un soupçon d'homosexualité.

En ce qui concerne les essais, on en compte trois, tous publiés chez Karthala : le premier en 2002 (*La guérison divine en Afrique Centrale Congo Gabon*), le deuxième en 2005 (*Le souverain moderne. Le*

corps du pouvoir en Afrique centrale Congo Gabon), et le troisième paru en 2015 (*L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*). C'est donc des extraits de ce texte dont je vous ai proposé la lecture : il m'a semblé intéressant précisément parce que c'est un texte du décentrement géographique ; il ne fait plus mention dès son titre comme les deux précédents d'un ancrage géographique mais se présente comme une réflexion sur la pensée postcoloniale, et donc sur l'interaction entre l'Occident et l'Afrique.

Je vais donc rapidement dire quelques mots de ce texte et des questions qu'il soulève. C'est vraiment à mon sens un texte extrêmement heuristique, qui pose beaucoup de questions, lance beaucoup de pistes, laisse parfois perplexe. C'est un texte d'autant plus labyrinthique qu'il ne suit pas vraiment une progression vraiment linéaire, mais est divisé non pas en plateaux dans la tradition deleuzienne, mais en ce que Tonda appelle des « seuils » c'est-à-dire des lieux de transition mais aussi et surtout des lieux d'éblouissement. Le seuil pour Tonda est certes un lieu de passage, un lien de l'entre-deux, mais c'est surtout un lien de trouble dans la perception et de déploiement de l'illusion : au sujet de cette notion d'éblouissement, facteur d'une interrogation du régime de nos perceptions et de nos croyances – vous aurez peut-être vu que l'un des points de départ de Tonda, c'est l'analyse du pentecôtisme –, je dirai d'emblée que si Platon n'est jamais évoqué, n'est pas cité dans la bibliographie, je pense que le mythe de la caverne est vraiment un texte sous-jacent qu'il vaut la peine peut-être de faire resurgir. Chez Platon, le moment de l'éblouissement, c'est le moment où on sort de la caverne, c'est un instant ponctuel qui précède l'accession à un savoir qui ne soit pas théâtre d'ombres : chez Tonda, c'est différent, puisque l'omniprésence de l'écran fait que l'éblouissement est permanent et ne précède pas l'accession à un autre régime de la perception – c'est ce qui fait à mon sens la dimension très pessimiste de cette pensée, mais j'y reviendrai.

Je ne vais pas vous présenter de façon systématique les différents seuils qui fonctionnent comme autant de points d'entrée dans la réflexion – on pourrait dire que c'est un livre surréaliste à certains égards, dans le sens où il se conforme un peu avec tous ces seuils à la définition du livre comme « porte battante » que proposait Breton, c'est une proposition à laquelle on accède par plusieurs portes, par plusieurs portraits, par plusieurs perspectives que chacun pourra trouver plus ou moins profondes. J'ai plutôt décidé d'amorcer la discussion en prenant au sérieux les termes du double titre du livre « *L'impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements* » et en essayant de voir un peu où ils nous mènent.

- La première des questions que suscite le titre, c'est bien sûr, la question postcoloniale. A cet égard, ce titre est un peu trompeur puisqu'on peut avoir l'impression qu'il s'agit, de façon assez classique, de prendre acte du maintien d'une logique impérialiste au-delà de la période de la colonisation. En réalité, il faut comprendre « l'impérialisme postcolonial » autrement, puisque pour Tonda, il s'agit – pour le dire sommairement – de la colonisation de l'inconscient blanc par un imaginaire Noir. Tonda remonte au moment fondateur de la rencontre et à des textes bien connus comme *Au cœur des ténèbres* pour avancer que sous l'apparence d'un colonialisme unilatéral, il y aurait en réalité un mouvement bifide de colonisation des imaginaires, envahis par des figures fantomatiques et obsessionnelles. Le moment de la rencontre coloniale serait celui du premier éblouissement, et engendrerait, à côté du colonialisme tel qu'on le conçoit traditionnellement, un colonialisme noir méconnu, impensé en tant que son territoire se situerait dans l'inconscient occidental. Tonda associe à ce titre de façon récurrence l'impérialisme à une figure de Janus et il ajoute à la fin du livre – c'est dans un des derniers passages que je vous ai proposé je crois – que là où le colonialisme agissait de loin, l'impérialisme postcolonial, en tant qu'il est véhiculé par les images, nous y reviendrons, agit de près, en peuplant l'environnement immédiat et l'inconscient des individus. Cette idée centrale qui passe par la redéfinition de l'impérialisme postcolonial pose plusieurs questions, j'en évoquerai deux mais je suis sûre que vous en aurez beaucoup d'autres :
- D'abord, on peut se demander comment rapporter cette définition de l'impérialisme postcolonial au corpus de la pensée postcoloniale, que Tonda évoque à plusieurs reprises, en s'interrogeant notamment sur les idées d'hybridité et d'entre-deux. Pour Tonda, il y a une bévue de cette pensée, qui passe à côté de la colonisation du colonisateur et reste selon lui trop tributaire d'une rhétorique

inaire de l'hybridité, là où il y aurait selon lui échange d'images et porosité des imaginaires. Cet investissement de la pensée par l'imaginaire s'étendrait d'ailleurs selon lui jusque dans le territoire des sciences sociales qui seraient hantées, à la suite de la rencontre coloniale, par des représentations magiques. Je pense que c'est un point intéressant que cette remise en cause de la position scientifique par la proposition de quelque chose d'interdisciplinaire qui serait ici une science des éblouissements.

- L'autre question est de définir ce que c'est que cet imaginaire noir, dont les actualisations chez Tonda sont souvent, il le revendique d'ailleurs, métaphoriques : c'est une notion polymorphe, une fois de plus, mais toujours placée sous le signe d'une « violence de l'imaginaire », avec l'idée que l'image, le fantasme peuvent devenir agent, peuvent avoir une traduction dans l'action selon une logique que Tonda rapproche de celle de la sorcellerie. Cet imaginaire noir désigne à la fois l'imaginaire du Diable, mais aussi l'imaginaire de la possession sexuelle, avec cette expression qu'a Tonda de « corps-sexes » à propos entre autres de Nicki Minaj ou de Nafissatou Diallo), c'est aussi l'imaginaire marxiste de la valeur automate. On a donc une construction imaginaire complexe où le noir coïncide à la fois avec le sauvage, avec l'appétit sexuel et le profit monétaire. L'une des difficultés du texte de Tonda est l'inflation métaphorique que suscite cet inconscient noir où se rencontrent plusieurs réseaux de sens réunis dans la condamnation d'un capitalisme magique et pornographique : on comprend particulièrement bien de quoi il retourne, je pense, quand on considère le mot fétiche, qui est un mot itinérant, qui a traversé plusieurs langues, plusieurs théories et sert donc à désigner aussi bien l'objet magique, que l'objet de cristallisation du désir sexuel ou consumériste.
 - L'autre terme central est bien sûr celui d'éblouissement, qui fait l'objet de plusieurs définitions et trouve une élucidation quasiment médicale dans l'évocation d'un vertige de la perception : il s'oppose bien sûr à la conception rationnelle qu'on se fait des Lumières. Pour Tonda cet éblouissement est marqué dans les sociétés contemporaines par la prolifération des écrans, qui sont devenus le vecteur principal des constructions imaginaires, dont la diffusion est mondiale. L'inconscient noir protéiforme se trouve ainsi dupliqué et diffusé à l'échelle globale, au point d'être approprié par le Noir lui-même qui est incité à rejouer son propre rôle : c'est ce qu'illustre l'exemple de Nicki Minaj et de son clip Anaconda – montrer comment la chanteuse assume le corps-sexe noir tel qu'il se présente dans l'inconscient blanc. On pourrait presque dire que le clip Anaconda, tel qu'il est relu par Tonda, c'est le serpent de mer du cliché colonial devenu fantasme inconscient – avec bien sûr la référence aux formes du corps noir et à la Vénus Hottentote.
- Cette notion d'éblouissement est très heuristique dans la mesure où elle permet de rendre compte de certaines formes contemporaines, y compris des formes qui émanent de la *pop culture* – c'est un des grands atouts, je trouve, de cet essai que d'arriver à faire voisiner la lecture de textes littéraires, la resaisie de théories critiques et une attention au flot d'images de la pop culture. L'éblouissement permet de penser le film, mais aussi le clip ou même de proposer une ouverture sur les *game studies*, en prenant vraiment au sérieux l'hypothèse d'un flottement dans la séparation entre le réel et la fiction. Pour Tonda, l'écran est une hétérotopie dans la mesure où il brouille le rapport entre réalité et fiction. C'est sur ce point, je pense, qu'il peut être intéressant de lire un peu la prose romanesque de Tonda justement : *Chiens de foudre*, où la notion d'éblouissement est d'emblée présente, raconte l'histoire d'un lecteur qui se trouve littéralement projeté, au sens propre, dans le livre qu'il lit. C'est le livre dont vous êtes le héros – mais contre votre gré, de façon toujours passive. Ce dispositif de mise en abîme qui se fonde sur le postulat de la porosité entre réel et fiction, se place d'ailleurs dès les premières pages sous l'enseigne d'une peinture de Monsengo Shula où des membres jaillissent d'écrans. Je trouve que l'une des forces de ce livre, c'est d'essayer de prendre vraiment au sérieux ce que c'est que l'écran global pour reprendre le terme de Serroy et Lipovestky et d'interroger ce que représente pour nous le vertige des images.
- En même temps, la notion d'éblouissement, de coup de foudre – on n'est jamais loin chez Tonda de cette mise en question de notre réception – a un statut éminemment ambigu. On peut avoir l'impression que cette idée de choc brutal sert de fil directeur voire de modèle au livre, qui à travers la forme du seuil, reproduit lui-même la dynamique de l'éblouissement. C'est d'autant plus vrai que les seuils de Tonda présentent un biais en faveur de figures singulières et extrêmes : Nicki

Minaj, mais aussi dans d'autres passages Johnny Chien Méchant, DSK, l'enfant-sorcier irrigué de culture américaine chez Bofane, ou Nicolas Sarkozy présenté comme un tenant de l'obscénité contemporaine. C'est là un des aspects frappants de la sociologie proposée par Tonda : c'est une sociologie de l'individu exceptionnel et de l'extrême – ce qui rend compte d'une certaine tendance contemporaine à l'exaltation de l'individu, et pose toute une série de problèmes dès lors qu'on essaie de formuler une hypothèse qui concerne non plus seulement l'individu isolé, mais la communauté entière. En d'autres termes, il me semble que la position de Tonda, en se fondant sur l'élection de quelques individus, pose la question de sa généralisation.

- Enfin, dernière difficulté que soulève la notion d'éblouissement : c'est chez Tonda une notion à double tranchant - à la fois un modèle qui est repris dans le corps même de l'essai à travers la proposition de seuils et quelque chose qui est dénoncé comme un point d'achoppement de la pensée, une sorte d'aveuglement fondé sur la récurrence d'une pensée magique qui confond la chose et son image. Le livre se fonde donc sur un dispositif assez paradoxal je trouve, en reproduisant pour mieux le mettre à nu un mécanisme dont il entend assurer la critique.
 - J'aimerais m'arrêter pour finir cette présentation sur dernier terme que je trouve central dans le double titre proposé par Tonda – celui de « critique ». L'abondance des exemples, la richesse de la prose un peu labyrinthique de Tonda a tendance à faire oublier, je trouve, à première lecture, la dimension très critique qu'a ce texte. En s'appuyant sur des analyses héritées du marxisme, Tonda propose bel et bien une critique de la société contemporaine dominée par l'obsession des images investies par la valeur et des fantasmes entretenus par la publicité – il s'appuie aussi beaucoup pour ce faire sur le livre de Dany-Robert Dufour, *La Cité perverse* qui analyse le libéralisme comme un dévoiement sadien de la pulsion de jouissance individuelle. Il s'agit donc bien chez Tonda, et il ne faut pas l'oublier, d'une critique de la société des éblouissements, de l'ivresse optique qu'elle engendre et des concrétions inconscientes qu'elle véhicule à l'échelle mondiale. Et cette critique pose à mon sens deux questions qui restent irrésolues à la fin du livre :
- Par quelle pratique, par quelle hygiène du regard répondre à la prolifération des écrans ? Il ne s'agit pas, à mon sens, d'en détourner le regard – puisque tout le texte, par les exemples qu'il convoque plaide pour une attention accrue envers ces supports visuels : mais au-delà de la prise de conscience de l'éblouissement, quelle pratique peut-on en tirer ? *L'impérialisme postcolonial* malgré son ancrage revendiqué dans le concret et dans le sensible est un texte qu'on peut rapprocher d'une philosophie idéaliste, qui au delà de la critique, ne propose pas de formule de résistance.
- D'autre part, si la théorie de l'impérialisme postcolonial véhiculé par les éblouissements permet de mettre en évidence un compagnonnage de long terme avec une altérité devenue composante de l'inconscient, le dépassement des logiques binaires qu'elle entend proposer pose problème – dans la mesure où on a l'impression que si un plus petit dénominateur commun est possible il se situe précisément dans une illusion et un éblouissement partagé.
 - C'est là que je situe vraiment un seuil critique dans la pensée de Tonda : dans cette façon qu'elle de prendre au sérieux la magie d'images dotées d'agentivité et de les disqualifier simultanément, au point qu'on en vient à se demander si l'écran, qu'il s'agissait de critiquer, n'est pas finalement devenu un truchement indispensable, et si finalement on n'aurait pas intérêt à regarder encore les clips de Nicki Minaj.